

Article original

Les enfants empêchés de latence

The latency deprived children

R. Puyuelo¹

34, rue Mon-Plaisir, 31400 Toulouse, France

Résumé

Le mouvement de latence est un repère essentiel tant sur le plan historique, métapsychologique que sociétal pour le développement de l'enfant. Le jeu de « faire le mort » est paradigmatique de cet âge de la vie. La plupart des enfants accueillis dans les consultations pédopsychiatriques sont des empêchés de latence. Ces abusés narcissiques présentent des carences et blessures narcissiques qui ont empiété leur développement et qui les amènent à être plus préoccupés de cohésion identitaire que de satisfaction pulsionnelle. Ils nous posent de nombreux problèmes tant sur le plan psychopathologique que dans leur accompagnement de soin.

© 2009 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Mouvement de latence ; Abusés narcissiques ; Jeu de faire le mort ; Travail du négatif

Abstract

The latency movement is an essential reference in the development of a child from the point of view of altogether history, metapsychology and society. The game of make believe to be dead is paradigmatic of this stage of life. Most of the children who consult child psychiatrists are latency deprived. These children, abused in their narcissism, show deficiencies and narcissistic wounds which make them more concerned with their identity cohesion than with the satisfaction of their drives. They set us difficult metapsychological and accompaniment problems in their treatment.

© 2009 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Keywords: Latency movement; Narcissistic abuse; Game of make believe to be dead; Mourning process

1. Le mouvement de latence

Les figures de l'adolescent comme celles du bébé si médiatisées aujourd'hui se révèlent être des dramatisations de la sexualité infantile et de l'identité narcissique, qui permettront de dépasser, peut être, les clivages anciens entre adultes et enfants en tenant compte du développement, de la maturation et de l'environnement sans perdre de vue la reconnaissance des processus psychiques inconscients.

En contre-point :

- René Diatkine disait que « l'enfant est régi parce qu'il n'est pas encore » et parlait de cet « entre deux crises », « cet état

psychique évolutif dans lequel l'enfant subtilement et sans le savoir se prépare à l'adolescence » ;

- période de latence ou position de latence, pour ma part je préfère le terme de « mouvement de latence » eu égard aux théories des pulsions et à la reconnaissance d'un processus latent à l'œuvre la vie durant ;
- le courant actuel de la psychanalyse se révèle être comme le propose C. Botella [1] « un processus de pensée permanent et transformationnel qui, à l'instar de l'évolution de la pensée chez Freud, croît par l'interpénétration des paradigmes, le nouvel intégrant le savoir précédent ». L'inséparabilité métapsychologique du couple notionnel : réalisation hallucinatoire de désir–représentation de l'absence de représentation est une ouverture aux théories de S. Freud qui ne peuvent plus être réduites à une théorie de la représentation et être comprises comme étant exclusivement mues par la quête d'une réalisation de désir. Cela permet, petit à petit, d'intégrer la psychanalyse des enfants. Je n'aime pas ce terme, en fait,

Adresse e-mail : remi.puyuelo@free.fr.

¹ Pédopsychiatre, membre titulaire formateur de la SPP, IPA Child, membre de la SEPEA.

qui parcellise une théorie que je reconnais comme unique quel que soit l'âge ou l'état psychique du sujet ;

- les différences essentielles entre l'adulte et l'enfant, ni adulte en miniature, ni adulte en puissance, sont la réalité familiale dont l'enfant dépend, d'où la participation active de la famille [2] à la mise en place du cadre et le fait qu'on ne peut prévoir l'accès à la génitalité adulte au regard du prégénital ;
- pour les psychanalystes d'enfants, le mouvement de latence est un repère essentiel tant sur le plan métapsychologique qu'historique. J'avais fait l'inventaire des travaux concernant les enfants à l'âge de la latence [S. Ferenczi [14,15], M. Klein [16], A. Freud [17], D.W. Winnicott [18], R. Diatkine [19], [3], S. Lebovici [20], [4]], dans mon livre *L'enfant du jour, l'enfant de la nuit* (2002). Ce sont les seuls travaux concernant le traitement des enfants en écho aux récits de cas d'enfants d'âge de latence. (Le Petit Hans, Frankie Arpad, Fritz, la Petite Piggle... Carine) ;
- dernier point et non des moindres. La population accueillie en consultation privée et publique est composée pour deux tiers d'enfants d'âge de latence, empêchés de latence, qui nous fait réfléchir sur les préalables au soin psychique [5] et aux indications de cure analytique et à leur déclinaison (thérapies avec médiations orthophoniques et psychomotrices, travail de groupe et prise en compte institutionnelle) et pose de façon rigoureuse une évaluation de l'analysabilité tant du côté de l'enfant, de la famille que du thérapeute qui dépasse un abord strictement nosographique de l'enfant.

2. Les empêchés de latence

Je ne reprendrai pas les mouvements classiques de l'âge de la latence, ce moment où les parents passent d'objets sexuels à objets de transfert, transfert d'une relation dont ils étaient précédemment les objets et où le renoncement au projet œdipien est la matrice de la capacité au deuil. En effet, pour qu'une perte puisse aboutir à un deuil, il faut que cette perte ne soit pas vécue comme un abandon infligé et subi mais comme un renoncement élaboré d'un changement de registre relationnel [3], avec élaboration du masochisme érogène en masochisme moral, constitution d'un sentiment de l'enfance et l'importance du groupe dans la scolarité et les jeux.

Les enfants que nous rencontrons, ces « empêchés de latence » sont reconnus comme en difficulté d'appropriation subjective. L'abord de la conflictualité œdipienne remet en question leur identité narcissique précaire. La conflictualité œdipienne ne peut se révéler structurante. Il y a mise en échec relative ou majeure de la réorganisation des processus défensifs et de la relation d'objet.

Jean Bergeret [6] différencie les latences normales qui correspondent à une diminution des tensions sexuelles et à un refoulement très intense et réussi et grâce aussi à une transformation des investissements parentaux en identifications aux parents ainsi que par une assez bonne capacité de sublimation, des pseudolatences se traduisant par un état imprécis et indéfini structurellement. Les tensions sexuelles et agressives sont inhibées avant d'avoir pu se voir métabolisées par une triangulation érotisée. Le refoulement ne joue qu'un rôle secondaire, les inves-

tissements parentaux sont farouchement conservés dans leur ambivalence et libidinale et agressive ; ils concernent tout autant la réalité de l'objet externe que l'objet interne. Les mécanismes obsessionnels et en particulier les rationalisations empêchent les affects dans un pseudocontact à la réalité. Les idéalizations donnent le change sur le plan narcissique mais ne permettent nullement d'éponger les exigences énergétiques de la libido. La pseudolatence ne saurait correspondre à un deuil réussi. Il s'agit au contraire de conserver jalousement dans sa correcte distance et dans sa nécessaire ambivalence un objet d'amour encore très préœdipien. Nous restons dans une économie génitale et prégénitale à la fois. La crise d'adolescence qui en suivra s'engagera le plus souvent dans un climat tensionnel trop considérable avec un danger de réaction dépressive par suite d'un deuil œdipien mal réalisé. Ce concept de pseudolatence est repris dans ce que Jean Bergeret nomme l'organisation dépressive essentielle qu'il distingue de l'organisation mélancolique, de l'organisation maniaco-dépressive et des simples défenses dépressives passagères qui peuvent survenir dans le cours évolutif de toute structure de la personnalité qu'elle soit névrotique ou psychotique.

Jammes Gammill [4] insiste lui sur ces enfants qui n'arrivent pas à entrer dans une période de latence associée au développement d'un surmoi normal. Ils sont instables et turbulents. Le vécu de la période orale et du sevrage chez ces enfants n'a pas permis une élaboration suffisante de la perte du sein, c'est-à-dire un travail de deuil adéquat au sein perdu. D'autres ont pu bien effectuer ce travail psychique mais des événements et des blessures narcissiques précoces durant le stade anal et phallique ont empêché un travail d'intégration et amènent à des régressions massives.

Pour ma part [7], j'ai avancé le terme de latences actuelles, c'est-à-dire traumatiques où le bébé pour survivre aux carences précoces de l'environnement met en place une régression paradoxale, défense contre la désorganisation ou plutôt l'inorganisation psychique, tentative ultime de maîtriser l'excitation. Une hypermaturité globale ou en secteur en témoigne. Le sujet photocopie de l'objet par nécessité vitale n'est pas en étant l'autre, par incapacité à être et incapacité à perdre l'objet. Ces enfants « moi tout seul sans jamais l'autre » empêchent la mise en jeu de la destructivité du sujet et de l'objet et entraînent une défaillance dans la « fabrication » de la réalité par le sujet par incapacité à « utiliser l'objet » [10].

Dans tous ces cas de figures, la maîtrise domine aux dépens de toutes les autres composantes de la pensée sous la sujétion des pulsions du moi. C'est la maîtrise qui est érotisée. Elle ne peut donner naissance à ce qu'elle est chargée de maîtriser, c'est-à-dire l'organisation de pulsions sexuelles. Sur le plan clinique, il est important d'effectuer un repérage métapsychologique afin de différencier, de nuancer et d'évaluer la complémentarité d'une analité expulsive active et son cortège de dénis et clivage d'une analité secondaire à but rétensif et passif où prévalent les processus de secondarisation de la pensée et du langage avec refoulement et négation. C'est tout le devenir de la reprise de l'Hilflosigkeit à l'âge de la latence et du passage de la toute puissance maniaque anale – à l'aune de l'impuissance du sujet, de sa détresse – à l'analité secondaire organisatrice de l'espace

psychique et plaque tournante du développement libidinal où se figure et s'incarne l'opposition activité-passivité qui à la fois prépare l'intégration psychique de la polarité masculin-féminin et de la bisexualité psychique. Elle sera aussi, pour Freud, le point d'affrontement au roc du biologique qui limitera les indications de cure pour l'enfant comme pour l'adulte ultérieurement.

3. Jouer à faire le mort

C. David, déjà en 1969 [8] était « frappé, à la période de latence, par la puissante et parfois presque exclusive accentuation des traits caractéristiques négatifs : mobilisation massive des défenses, raréfaction des expressions directes de l'inconscient... la fonction des processus négatifs à l'œuvre consiste à rendre possible le dépassement du drame œdipien et la poursuite du développement. Mais cette fonction ne peut s'accomplir que si conjointement des processus positifs se trouvent mis en branle ». Cela me permet d'aborder la question du travail du négatif à l'âge de la latence. Dans « *Un enfant est battu* » [9], S. Freud, tout en soulignant l'importance de l'appropriation subjective de ce fantasme indique que « les fantaisies de fustigation ont une préhistoire, qu'elles parcourent le développement et correspondent à une issue finale non à une manifestation initiale ».

De « On tue un enfant, on mange un enfant, on viole un enfant » à « un enfant est battu » tel est le trajet de la psychisation progressive, de la subjectivation du fantasme d'un représentant pulsionnel avec comme je l'indiquais précédemment, l'analyse héritière de l'*hilfflosigkeit*, organisation de l'espace psychique et plaque tournante du développement libidinal où se figure et s'incarne le masculin/féminin de la bisexualité psychique, « cet antedestin dont l'enjeu est d'articuler la différence et l'indifférencié dans un travail continu de l'acte sublimatoire » (C. David, 1973).

Vous vous souvenez du Jeu de la Bobine. Un jeu le précède, celui où la mère cache et dévoile son visage tout en disant « coucou » à son bébé. Un autre jeu le suit : le jeu de se faire disparaître et apparaître dans le miroir, à la place de la bobine, s'accompagnant de Bébé 000–Bébé DA. En s'absentant du miroir, l'enfant rejoint la mère absente, chaque représentation de mot renvoie, reflète le sujet se reflétant dans l'objet absent, c'est le début du langage. On peut dire que le processus d'organisation de la représentation d'objet prend en compte autant la symbolique de l'absence imaginaire du propre sujet que celle réelle de l'objet et que le lien objet-sujet est soutenu par la négativité commune aux représentations de leur absence. En instituant présence et absence, on évite la mélancolie de la perte et la nostalgie du *nevermore*. On établit une continuité dans la discontinuité. Ces jeux nous amènent au jeu de l'âge de la latence « jouer à faire le mort », une figure du travail du négatif [14].

Ce jeu du « faire » ne peut se jouer que si l'enfant est sûr d'être vivant, d'avoir un sentiment continu d'existence, le plus souvent sous le regard d'un tiers qui maintient un investissement du sujet. L'enfant se relève alors et « dit » : « je ne suis pas mort ».

Cette négation est un triomphe narcissique sur les angoisses de castration, un déni de la scène primitive : « je meurs mais je

renais de moi-même ». L'enfant évoque les vœux d'infanticides parentaux, le parricide par projection sur lui du meurtre du père. Il s'adresse aussi à son double et ce peut être, pour lui, une tentative d'autoeffacement. Il rejoue enfin l'*Hilfflosigkeit* dans une figure de passivité active sous le sceau de l'analyse primaire et secondaire. Il peut, alors, jouer à : « je te tue », « tu me tues », « je me tue » qui met en scène père, mère, fratrie, camarades en écho aux déclinaisons du fantasme « un enfant est battu ».

Les angoisses d'annihilation, de séparation et pénétration, et de castration ne mettent plus en déroute l'identité narcissique de l'enfant grâce à l'introjection de l'objet paternel et des courants homosexuel, masochiste et oral ouvrant aux angoisses phobiques au service de la pensée.

Ce jeu du faire et du dire s'accompagne d'affects dans le regard et les postures du tiers et de l'enfant. Ce jeu peut, parfois, entraîner une co-séduction narcissique témoin de mouvements pervers, comme en fait le récit D.W. Winnicott [10] dans *L'enfant à la ficelle* qui amène un enfant à jouer à se pendre sous le regard de ses parents.

L'enfant découvre un sentiment nouveau d'inquiétante étrangeté organisant un danger de dépersonnalisation ou de désorganisation identitaire que Paul Denis a décrit dans « je n'aime pas être un autre » [11]. Michel de M'Uzan nous en propose une version pour adulte « S.J.E. mort » (*De l'art à la mort* [12]) où le jeu se fait verbe : serait-il possible d'être à la fois mort et vivant [13], de n'être plus en vie et de conserver une conscience claire de soi. Jouer à faire le mort préfigure le jeu de pensée « si j'étais mort » qui signe que si « je » ne suis pas exactement un autre, comme le voulait le poète, il a néanmoins la remarquable propriété d'errer sans se perdre à mi-chemin du dedans et du dehors. « Jouer à faire le mort », jeu typique du mouvement de latence, avec toute sa complexité, est problématique dès que l'enfant est plus préoccupé, à cet âge de la vie, de cohésion identitaire face à une conflictualité œdipienne vécue comme dangereuse.

Je vous propose une vignette clinique venant prolonger la question des difficultés d'élaboration psychique du travail de deuil qui se matérialise parfois, chez ces « empêchés de latence », par des actes suicidaires, témoin d'un quantitatif en difficulté de symbolisation assorti de nuances phobiques et/ou obsessionnelles. Ces jeux dangereux, qui n'arrivent pas à se penser, ne quittent pas le corps du sujet. Ils sont les témoins d'une défaillance de l'organisation d'un palier sublimatoire qui ouvrirait à la pensée et au travail de culture. Ils sont de véritables régressions paradoxales de conduites habituellement rencontrées à l'adolescence : conduites addictives, prises de risques, tentatives de suicide, traumatophilie, mythomanie, imposture... autant de postures et mises en acte des impasses d'appropriation subjective tantôt passage ou véritable mode de vie témoin d'une pathologie intersubjective du « vivre à mort ».

Ces enfants, abusés narcissiques, ont eu à subir très précocement des carences et des blessures narcissiques qui ont empiété leur psychisme en devenir. Ces enfants, ni psychotiques, ni névrotiques présentent une symbiose de dysévolution : une inorganisation psychique organisante par l'environnement qui s'exprime dans des comportements par défaillance des processus de pensée et dans des cicatrices instrumentales

qui empêchent ou mettent en péril les processus cognitifs, souvent, malgré un bon potentiel intellectuel. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une psychopathologie définie mais plutôt d'une pathologie intersubjective, c'est-à-dire de l'attachement, du lien de l'enfant au monde et à ses objets d'amour.

4. Yvan, l'enfant qui voulait vivre-mourir

Yvan a huit ans quand je le rencontre pour la première fois. Il est le dernier d'une fratrie de trois. Sa mère l'accompagne. Elle est profondément démunie. Yvan, l'enfant trop sage veut mourir depuis quelque temps. Il ne supporte pas le divorce de ses parents et chaque soir pleure et demande aussi à sa mère d'enlever de sa chambre tout ce qui pourrait l'amener à se pendre. Peu de temps avant notre rencontre, il a tenté de s'étrangler. Il me dit qu'il est très triste, surtout le soir ou quand sa mère le gronde. Ce vécu d'un « enfant est battu » par la mère met sa mère en grande difficulté. Le père est vécu différemment. Il communique avec sa mère par petits papiers écrits pour les « choses difficiles ». Sa mère me tend une feuille de cahier pour m'en donner un exemple (Fig. 1). Elle lui écrit : « d'abord, si je te punis, c'est que tu as fait une bêtise et si ton père te gronde moins, il a ses raisons qui ne sont pas les miennes. Ensuite, quand une maman punit, ça ne veut pas dire qu'elle n'aime pas son garçon ! Au contraire ! ».

Je suis frappé par la « confiance » immédiate d'Yvan et sa facilité à exprimer son mal-être. Il est gentil et sage avec un lan-

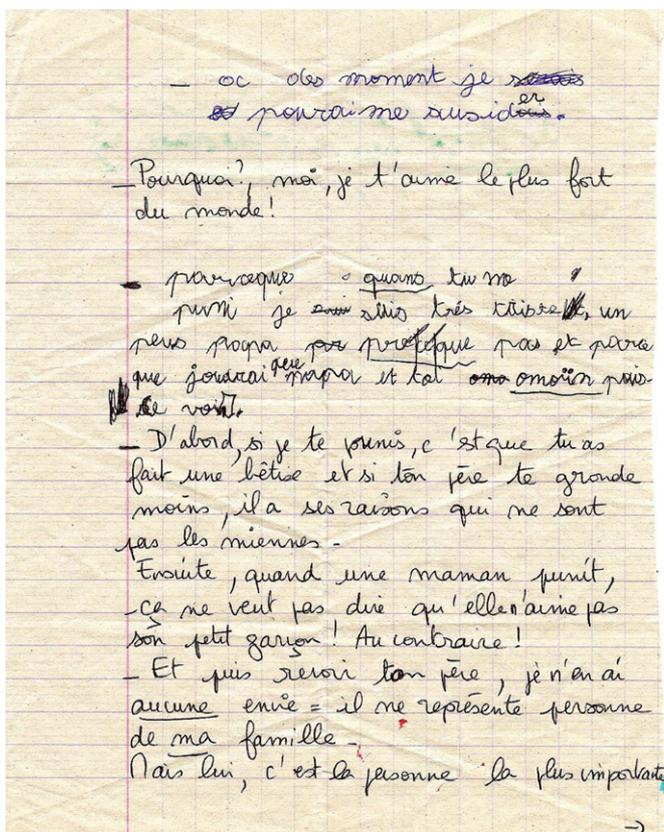


Fig. 1. Papier écrit par Yvan et sa mère pour communiquer.

gage hypermature. Il n'avait jamais posé de problème jusque là. Je me pose la question de la gestion de ses émotions et de la qualité psychique de ses angoisses et leur capacité à jouer entre angoisse d'annihilation, de séparation et pénétration et de castration sans remettre en question son identité narcissique. D'emblée se pose à moi l'épaisseur psychique de ses phobies que sa mère et lui-même présentent plutôt sous l'aspect d'une grande tristesse témoin d'éléments dépressifs à tonalité corporelle surtout, comme s'il voulait mourir. Une légende étiologique commune à la mère et à l'enfant fait du divorce des parents l'origine des difficultés d'Yvan.

L'entretien montre plutôt une défaillance de l'organisation phobique avec la mise en place de phobies d'impulsion (peur que surgisse le désir d'un acte auto- ou hétéroagressif accompagné d'angoisse). C'est un aménagement de fantasmes de fusion narcissique avec un objet ambigu, à la fois objet primaire sécurisant et objet œdipien sexuellement désirable mais interdit. Il se trouve coincé entre, se jeter dans les bras de sa mère en se perdant en elle ou s'unissant sexuellement à elle, sujet à castration : entre les deux son corps balance. . . dans le vide et mourir semble une issue face au renoncement à sa toute puissance. La décorporation amène habituellement les enfants de son âge à un trépied au service du Moi : refoulement, identification et sublimation, premier palier suffisamment stable du fonctionnement psychique. Chez Yvan, le corps est là engagé et trop présent encore avec l'idée de mort. L'appropriation subjective du fantasme « un enfant est battu » est défaillante et se met en scène, dans ce premier entretien et dans le texte écrit à quatre mains qui débute par « À des moments, je pourrai me suicider » et se termine, au verso de la feuille de papier, par une phrase écrite en vert à l'intérieur d'une bulle avec piquants : « 9H50, ça recommence » (Fig. 2). On sent bien combien cet empêché de latence est plus préoccupé de cohésion identitaire que de satisfaction pulsionnelle.

Je pense au « jeu du foulard » que pratiquent certains enfants de son âge, qui sont des recherches de sensations, véritables procédés autocalmants, surinvestissant répétitivement la réalité perceptivo-motrice pour contre-investir et tenter de calmer l'excitation interne et externe qu'ils supportent, venant combler les défaillances de leur monde représentationnel ou le masquant face au danger d'effondrement. Au cours de ce premier entretien, beaucoup de questions surgissent en moi mettant en œuvre mes compromis théoriques plutôt que mon empathie. Du trop théorique en écho à son trop d'affects. . . effroi plus qu'angoisse signal.

À l'entretien suivant, à la manière d'un nourrisson savant (S. Ferenczi [14,15]), il me tend une lettre surchargée de correcteur (Fig. 3) où il a collé trois dessins (Fig. 4). . . pour m'aider à le comprendre, me dit-il !

L'un le représente « Moi » pensant au couple de ses parents où dans une bulle il se représente entre ses parents les réunissant. . . et les séparant à la fois. Deux autres dessins sont collés à côté. L'un « Moi. . . quand je suis chez maman » où, dans une bulle, il représente son père le prenant dans ses bras. L'autre « masquant » le précédent « Moi. . . quand je suis chez papa » où, dans une bulle, il se représente avec sa mère (Fig. 5). Ces trois dessins et leur configuration témoignent, à travers l'évènement

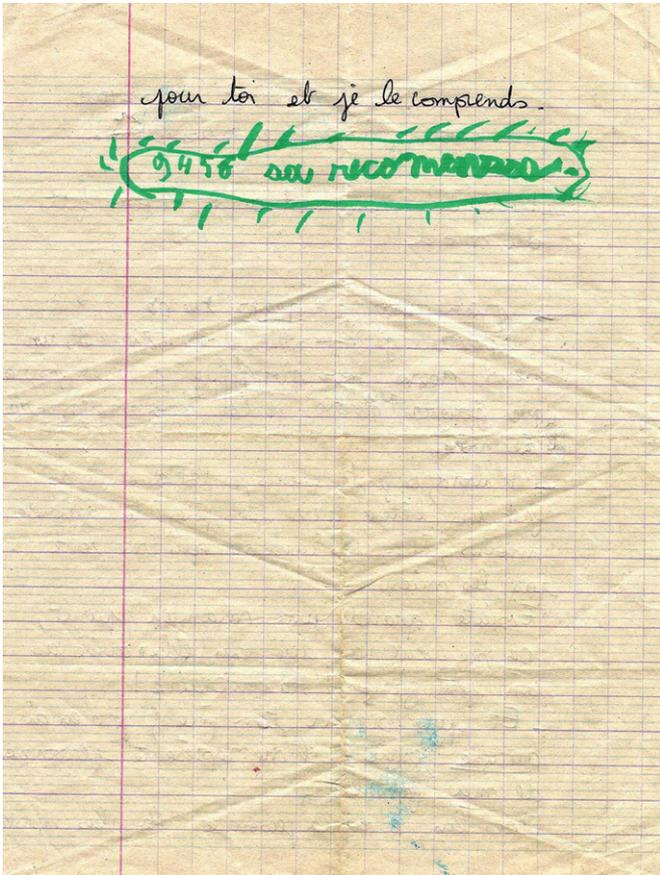


Fig. 2. Verso du papier écrit par Yvan et sa mère.

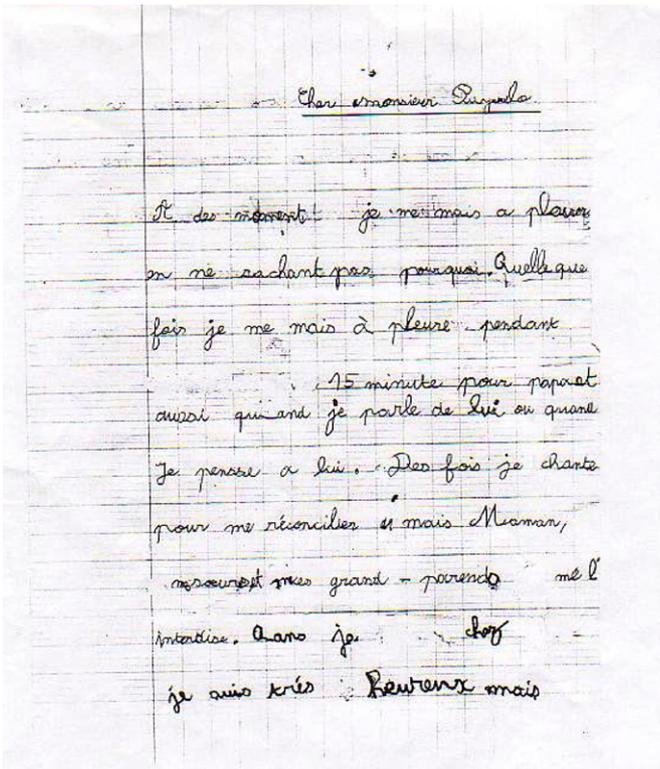


Fig. 3. Lettre écrite par Yvan remise lors du deuxième entretien.

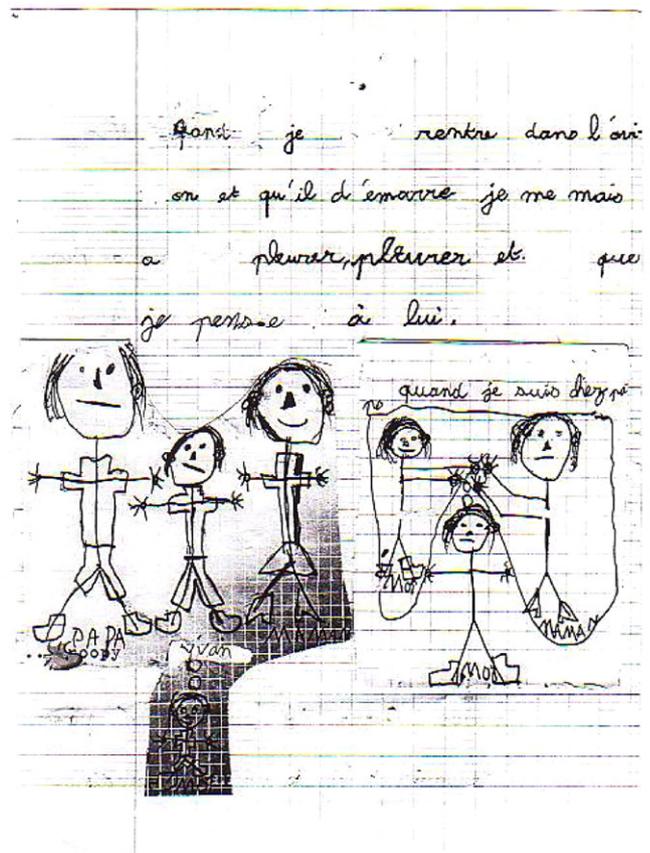


Fig. 4. Verso de la lettre d'Yvan. « Yvan avec papa et maman » et « Quand je suis chez papa ».

de réalité du divorce des parents, des impasses psychiques dans lesquelles se trouve Yvan tant sur le plan identitaire que de la conflictualité œdipienne.

« Cher Monsieur Puyuelo ». . . Je suis, certes, touché par le contenu de la lettre qu'il m'adresse, amplement surchargée, corrigée, effacée, par le correcteur, matérialisant ainsi ses tentatives de colmatages, d'effacement, de maîtrise anale !! Je m'interroge sur l'intensité et la rapidité de son investissement, transfert déjà ou, plutôt, objet de « confiance ».

Être un objet contraphobique est une façon de maîtriser l'objet vécu comme dangereux : « un essai interminable de conquête tardive d'une angoisse infantile non maîtrisée » comme le propose O. Fenichel (1939) mais aussi une organisation délimitée de la défense maniaque contre le contenu dépressif et persécutoire des phobies sous-jacentes. L'appréciation économique de cette défense contraphobique est fondamentale afin d'évaluer si elle est au service du Moi ou si elle participe à son épuisement sans fin.

Je suis aussi frappé par la rapidité de l'amélioration symptomatique énoncée verbalement par Yvan en contre-point à la violence des émotions de sa lettre et par les clivages proposés par ses trois dessins, collés, juxtaposés, se masquant l'un l'autre entre les différents partenaires du trio familial. . . en excluant la fratrie. . . et tout cela avec un grand sourire général !!

Voyons de plus près les trois mises en scène et leurs jeux de mains tentant à la fois de jouer et de déjouer la problématique

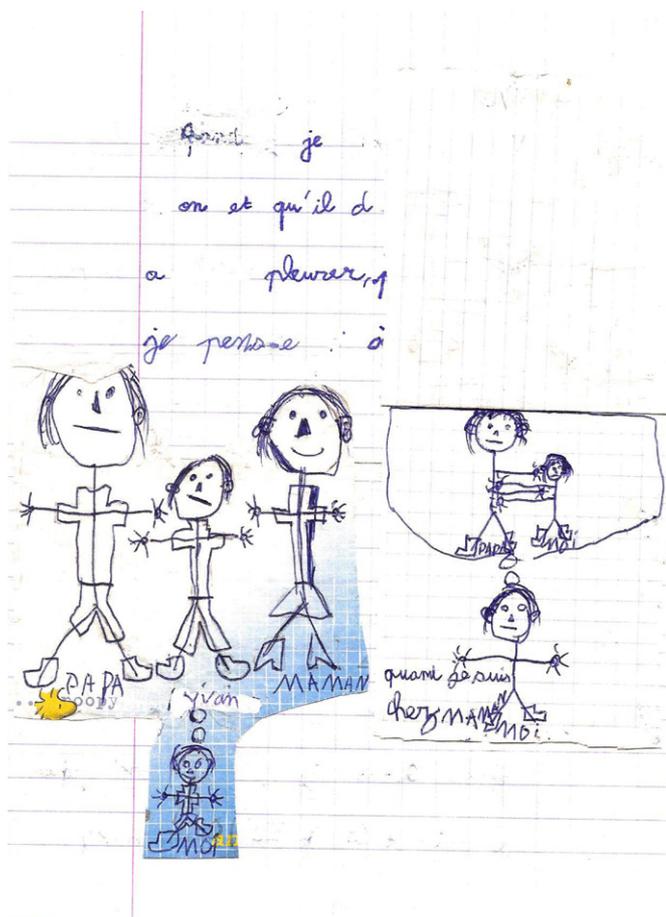


Fig. 5. Verso de la lettre d'Yvan. Languette soulevée dévoilant derrière « Quand je suis chez papa », « Quand je suis chez maman ».

symbiotique d'attachement qui n'arrive pas à s'œdipifier de par la fragilité de l'identité narcissique qui se déploie et se multiplie dans les dessins.

Je suis particulièrement sensible aux capacités d'Yvan de construire, de mettre en figure, de façon complexe et magistrale sa problématique. Face à ses difficultés, il met en place, déplacement, refoulement, sans pouvoir dénier la réalité mais en tentant un dédoublement narcissique projectif. « Moi » et « Moi » matérialisent un espace psychique défaillant dans les bulles de BD et différencient les deux situations par un jeu de mains où à la tendresse pour le père fait écho un match de boxe maternel lui « prenant la tête ». La situation idéale est de réunir ses parents, sans leur tenir la main, tout en les séparant et éliminant de surcroît toute sa fratrie. Je ne suis pas dupe de « l'aide à le comprendre » d'Yvan, je ne suis pas dupe de sa séduction et de sa toute puissance mais je suis « étonné » par les ressources déployées face à l'objet de confiance que je suis pour lui. Je suis enfin conforté, dans mon évaluation, par la précarité de son identité narcissique, coincée à l'âge de la latence, entre une perte de l'objet primaire à laquelle il ne peut se résoudre et une problématique œdipienne évidente qui n'arrive pas à le structurer de par sa difficulté au renoncement.

Nous décidons de nous rencontrer chaque semaine, après accord téléphonique avec son père qui habite ailleurs et que

je n'ai pu rencontrer mais avec lequel j'ai échangé téléphoniquement à plusieurs reprises.

Yvan me déroute d'emblée, fuyant dans une guérison symptomatique rapide de ses angoisses et mettant en place des défenses verbales d'apparente qualité. La jalousie fraternelle est au premier plan. Il devient très vite agité et agressif vis-à-vis de sa mère, fuyant tout contact physique avec celle-ci et mettant en difficulté l'environnement familial maternel et fraternel. Il continue à bien travailler à l'école et investit beaucoup l'univers et la science-fiction. Il joue tout seul en séance avec des objets hétéroclites importés de chez lui. D'objet de confiance, je deviens un objet « effacé » dans sa tentative de se passer de moi, témoin, face à une régression dont il n'a pas les moyens psychiques, déclenchée par les séances, d'un repli narcissique. Ce repli narcissique est, en fait une régression paradoxale. Cela vient conforter ma pensée première d'hypermaturité ou plutôt d'amaturité d'Yvan qui a une difficulté à occuper sa place d'enfant face à l'adulte et se présente comme un petit adulte par identification à l'agresseur. Je m'intéresse à ce qu'il apporte en séance. Il construit, de façon répétitive, des espaces ouverts, clos et des tubes avec des cartonages. Dans ces espaces inhabités – l'objet disparaît au profit de l'espace – il fait rouler des billes et je pense à l'expérimentation d'une dialectique claustro-agoraphobique.

Quelques huit mois après, il commence à prendre en compte ouvertement ma présence, ce qu'il n'avait, en fait, jamais cessé de faire en m'épiaant consciencieusement.

Il me raconte ses massacres de fourmis avec un briquet volé à son père. Il demande à s'inscrire à un club de judo et devient le leader d'un groupe de jeu d'échecs à l'école. Il collectionne des warahmers et son père l'aide à les peindre. Il se dit très content de me rencontrer tout en engageant avec moi des parties de billes et de dominos dont il invente les règles qu'il renonce très rapidement à me faire comprendre dans une tricherie organisée. Pour gagner ! Je retrouve là son omnipotence mais aussi sa conviction de petit imposteur, nouveau détour face à la conflictualité œdipienne en jeu.

Un jour, sa mère, demande à me rencontrer. Elle est épuisée par son travail, la rivalité entre ses enfants et Yvan qui devient agressif. « Il joue à l'homme » et elle ne le supporte pas, mais reconnaît aussi que son indécidabilité sexuelle passée qui se traduisait entre autres par une gentillesse apparente – elle avait peur qu'il devienne homosexuel – l'angoissait beaucoup. Elle m'exprime sa profonde solitude, ses échecs sentimentaux et le non-désir de ce fils « accidentel » survenu au moment de la séparation d'avec son mari. Elle avait envisagé une IVG, mais trop tardivement pour qu'elle soit réalisée. Elle demande de l'aide et souhaite entreprendre une thérapie.

Yvan est bouleversé, ce jour-là. Il est agité en séance et me propose de jouer aux cartes à « trou du cul ». Il me dit que je ne comprends pas la règle du jeu, pourtant fort simple, souligne-t-il et me propose de ne plus parler, de fermer les yeux et de « faire le mort », jusqu'à la fin de la séance. Cette séance fut un tournant dans la cure.

Il arrive très chargé à la séance suivante. Il m'a amené ses Warahmers et un énorme décor en carton qu'il avait fabriqué. Il étale ces minuscules petits soldats qu'il a peints minutieuse-

ment. Il va être question de se battre. L'important est d'avoir des sorciers qui font revivre les morts et les rendent invisibles. Mais les dés aussi permettent de sauvegarder la vie des soldats. Il ajoute une règle celle de « faire le mort » dans un coin du décor mais, on a le droit de dire « je ne suis pas mort », à certaines conditions.

Le récit de ces trois années de thérapie ne reflète pas, bien entendu, l'ensemble des mouvements psychiques à l'œuvre. Il montre la fragilité de l'identité narcissique de Yvan de par les carences et blessures narcissiques précoces, sa difficulté à aborder la conflictualité œdipienne de façon structurante majorée par la blessure narcissique du divorce de ses parents mais, grâce à la plasticité psychique de ses parents et à la thérapie, il peut aborder un mouvement de latence avant l'entrée dans l'adolescence.

J'ai voulu surtout souligner le travail du négatif qui va de vouloir se tuer, peur de se tuer, jouer à tuer, à être tué dans une réciprocity dialectique sujet–objet dans la cure où Yvan, plus confiant dans sa cohésion identitaire peut aborder la satisfaction pulsionnelle dans un mouvement d'appropriation subjective. Quittant l'acte et la peur de l'acte témoin de ses impasses psychiques pour le jeu « de faire le mort » [14] par le biais de l'appropriation subjective d'« un enfant est battu », il peut dire « je ne suis pas mort ». Cette négation prend acte dans le langage du travail de deuil, de l'entrée dans une temporalité et de la reconnaissance de la mort comme entité en dehors des angoisses d'annihilation, séparation et castration dont elle témoigne aussi.

5. Conclusion

Cette vignette clinique ne représente qu'un aspect de la reconnaissance et de la prise en compte des empêchés de latence. Elle ne se veut pas exemplaire mais elle permet de montrer la dynamique des investissements narcissiques et objectaux sans éviter la sexualité infantile et la souffrance psychique de l'enfant à cet âge de la vie.

C'est le premier palier relativement stable du fonctionnement psychique, grâce à la réorganisation des mécanismes de défense et de la relation d'objet où l'immaturation et l'impulsivité de l'enfant sont porteuses de créativité. Il va pouvoir jouer avec le temps entre science-fiction, mort-vivant et mondes invisibles... Il témoigne dans un sentiment nouveau d'enfance partagé avec ses pairs d'une culture, d'une philosophie et d'un savoir-faire. Il prend enfin conscience de la solitude de l'humain.

Les empêchés de latence, abusés narcissiques nécessitent un accueil individuel, groupal, institutionnel qui tient compte de l'ampleur de la vulnérabilité de leur identité narcissique.

Il s'agira pour eux d'un « soin de l'être », c'est-à-dire non pas de les guérir mais de tenter de les mettre sur la voie de la reconnaissance de l'autre sans pour autant que cela remette en question leur propre existence. Comment construire avec eux un sentiment d'appartenance au monde, de reconnaissance, de confrontation et non-d'affrontement à l'autre, de rencontre au service du sens et de l'appropriation subjective.

Références

- [1] Botella CS. La figurabilité psychique. Paris: Édition Delachaux et Niestlé; 2001, 262 p.
- [2] Puyuelo R. Co-processus analytique et psychanalyse avec l'enfant: Le processus analytique avec l'enfant et l'adolescent sous la direction d'A. Louppe, R. Puyuelo, E. Valentin. Cahier de la SEPEA, Ed. In Press, Paris; 2006. p. 12–38.
- [3] Denis P. La période de latence et son abord thérapeutique. *Psychiatrie de l'enfant* 1979;XXII-2.
- [4] Gammill J. Pour préparer une période de latence. *L'enfant de 3 à 6 ans*. Paris: E.S.F.; 1982.
- [5] Mises R. De quelques préalables au changement dans les pathologies limites de l'enfant. *Revue française de psychanalyse* 1982;LX: 1093–104.
- [6] Bergeret J. Dépressivité et dépression dans le cadre de l'économie défensive, Rapport XXXVI. *Revue française de psychanalyse* 1982;5–6: 854–60.
- [7] Puyuelo R. *L'enfant du jour, l'enfant de la nuit*. Paris: Édition Delachaux et Nestlé; 2002, 320 p.
- [8] David C. Remarques introductives à l'étude de la période de latence. *Revue française de psychanalyse*, vol. 4. Paris: Édition Presses Universitaires de France; 1969. p. 679–706.
- [9] Freud S, 1919 Un enfant est battu. In: 1916–1920. *Œuvres Complètes*, vol. XV. Paris: PUF; 1996, 119–46.
- [10] Winnicott DW. La ficelle: un aspect technique de la communication, Ch. XXIV. In: *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1969). Paris: Édition Payot; 1960. p. 316–20.
- [11] Denis P. J'aime pas être un autre», l'inquiétante étrangeté chez l'enfant. *Revue française de psychanalyse* 3, XLV. 1981. p. 501–11.
- [12] M'uzan (de) M (1974) S.j.e.m. In: *De l'art à la mort*. Paris: Édition NRF Gallimard; 1977. p. 151–63, 208 p.
- [13] Puyuelo R. Figures typiques de l'enfant mort-vivant. *Journée du Groupe Méditerranéen de la SPP*; 2008 (document interne).
- [14] Ferenczi S. *Psychanalyse* 3, chapitre XXXI11. In: *Le rêve du nourrisson savant*, 1910. Ed. Payot; 1973.
- [15] Ferenczi S. *Psychanalyse* 1. In: *Mots obscènes, contribution à la psychologie de la période de latence*, 1910. Paris: Ed. Payot; 1975.
- [16] Klein M. La technique de l'analyse des enfants au cours de la période de latence, Chapitre IV, 1932. In: *La psychanalyse des enfants*. Paris: Ed. Puf; 1969.
- [17] Freud A. *Traitement psychanalytique des enfants*, 1946. Paris: Ed. Puf; 1981.
- [18] Winnicott DW. Processus de maturation chez l'enfant. In: *Analyse de l'enfant en période de latence*, 1958. Paris: Petite Bibliothèque Payot; 1983.
- [19] Diatkine R. Réflexions sur les traitements de la période de latence. In: *Psychiatrie de l'enfant*, vol. XXII, 2; 1979.
- [20] Lebovici S. La névrose de l'enfant à la période de latence, *Revue française de psychanalyse*, vol. 44, n°5-6, 1980, Ed. Puf, Paris.